

Le temps de comprendre

Jean Princé

Un des points importants qu'il m'a semblé devoir retenir, sans réserve, de l'enseignement de Lacan, est que tout analyste demeurerait un analysant. C'était bien dire, me semble-t-il, que le temps ne fait rien à la fin de l'affaire. Le départ du divan ne signale qu'une coupure occasionnelle, une ponctuation, dans le corps d'une analyse entêtée qui reste toujours inaccomplie. Prétendre en avoir terminé serait, en tous les cas, sortir du champ de la psychanalyse. J'avoue me sentir presque rassuré de savoir qu'il me faut, pour comprendre, du temps. Et temps mieux si je meurs convaincu de ne pas tout avoir compris. Ce serait alors, au moins, conclure en bonne santé, après avoir beaucoup vu sinon beaucoup refoulé.

Si tu es embarqué, lecteur, dans cette lecture, nous naviguons là, faut-il le dire, dans les marécages du «temps logique». Il est important, pour ne pas s'y perdre, de faire le point et, chemin faisant, de remettre à leur place certains mots dont notre langue de bois a égaré le sens. Il ne m'a pas semblé que « l'Essai sur le temps logique » ait été transformé par son auteur lors de l'explication donnée le 29 janvier 1964. (Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XI. Les quatre concepts... p. 39 et 40, Seuil, 1973.)

Le «temps pour comprendre» y est présenté, dans une suite de «trois temps», comme succédant à «l'instant de voir» autrement dit insight, et précédant «le moment de conclure». Pour judicieuses que soient ces remarques, elles ne sont pas incompatibles avec une description un peu différente, où l'instant de voir n'est pas un temps premier, précédent de la compréhension, mais une condition contemporaine nécessaire, insuffisante aussi, à cette compréhension. Ce «temps pour comprendre» est en effet rempli non seulement par une activité «scopique» de lecture, mais aussi par une recherche faite d'écoute, dont l'ensemble est constitutif d'une élaboration signifiante, qui est travail d'interprétation. Si un aveugle perd le contact, il est peu probable qu'il puisse comprendre quoi que ce soit sans se servir de ses oreilles. C'est très exactement ce que nous explique Ferdinand de Saussure dans son Cours de linguistique générale lorsqu'il introduit dans le langage, sous la barre du signe, ce qu'il appelle « l'image acoustique » qui deviendra à la même place, dans le domaine plus particulier de la langue, le signifiant, placé sous le signifié – que dans le domaine du langage il désigne comme «concept». (F. de Saussure, Cours de linguistique générale, p. 98 et 99, Payot, 1983.)

En réalité, ce «temps pour comprendre» se situe, dans l'aventure du langage, non pas en un temps second mais au temps de l'origine de l'homme. Non pas au premier jour du monde, mais... va pour le sixième de la Genèse. Il ne s'agit pas d'un temps premier, d'un temps initial, mais d'une première échelle de temps, une chronologie préhistorique, plus vaste que celle de l'histoire des langues où se diversifient les cultures, lorsque apparaissent, avant même l'écriture codifiée, les inscriptions de messages dont il est douteux qu'on puisse les appeler des «textes». Tout au plus peut-on imaginer que certains dessins trente fois millénaires de la grotte Chauvet ou de Lascaux représentent les symboles de paroles à jamais perdues sinon aujourd'hui réapparues, à travers quelques mots de René Char.

Lorsque dans l'histoire apparaissent les langues – il est fort improbable qu'on puisse dire un jour lesquelles puisque en tout état de cause on n'en peut connaître aujourd'hui que depuis l'écriture, à partir d'écrits –, c'est une autre échelle de temps, une autre chronologie qui

apparaît, mystérieusement différente en même temps qu'intriquée dans la préhistoire (un peu à l'image des questions sans réponse que poserait en même temps une présentation des «fractales» et le processus de la percolation; au passage, merci à la topologie qu'il ne s'agit pas de délaissier).

Si étendue que fût la période, l'ère, et l'aire... où l'homme enfanta l'écriture, la portée de cette irruption était véritablement révolutionnaire. Au «tout est langage» auquel l'avait convié sa condition de primate «sapiens» s'ajoutait soudain, à travers le signifié de sa langue, le renouvellement indéfiniment possible de ses lectures, de son écoute, de ses interprétations, de son aptitude signifiante. Aujourd'hui d'ailleurs, malgré par ici et par là de maladroitesses écoutes parasitaires inconsidérées, s'arrête-t-on de lire? Einstein n'a-t-il pas dû relire Newton? Peut-on considérer qu'un rêve est tout à fait interprété? Une psychanalyse est-elle jamais terminée? A-t-on vraiment compris ce qui nous arrive? Y a-t-il un «moment de conclure»?

Au point où nous en sommes, essayons de faire un peu revivre notre vocabulaire parfois lignifié; au lieu de répéter Jakobson, essayons comme l'avait fait Lacan de relire (autrement, donc) Ferdinand de Saussure. Prenons le temps de comprendre, au moins un peu, ce que l'on dit, lorsque l'on parle de signifiant et de signifié. Le meilleur outil dont nous puissions disposer pour ce faire, dans la langue que nous écrivons, puisque je suis ici dans l'écriture, c'est la grammaire et son analyse. Et je te signale au passage à toi, lecteur, que tu n'es pas maintenant dans l'écriture mais dans la lecture d'un écrit.

Soit signifiant. Il s'agit là d'un adjectif et non pas d'un substantif. Or cet adjectif est en même temps le participe présent actif du verbe signifier qui «veut dire» à la fois: faire et donner, délivrer, libérer du sens. En le plaçant à la suite d'un article, Saussure élève ce terme à la dignité de substantif. Il lui confère, avec le nom, la possibilité grammaticale de devenir sujet, âme, dans le signe, du mot qui est signifié, au participe passé, passif. Ce sont ces mêmes termes «linguistiques» de «signifiant» et «signifié» que reprend Lacan, non sans préciser qu'il passe du domaine de la linguistique – qui est celui de la langue – au domaine du langage des hommes qui se parlent. Mais ces signifiants du langage, éventuellement aussi sujets, ne sont pas des animaux ni des choses. Ce sont non seulement - sans doute, plutôt que «peut-être - des êtres, que nous sommes habitués à qualifier de vivants»¹, mais aussi des personnes, seules créatures dont la spécificité dynamique désirante est précisément de construire dans leur langue, à travers la lecture, l'écoute et le toucher, l'aventure du langage. S'il existe, par exemple, un «langage des fleurs», ce n'est pas parce que les fleurs parlent, c'est parce que les hommes se servent d'elles pour parler, pour dire ce que leur inspire leur vue, leur toucher, leur odeur, leur musique si l'on pouvait l'entendre.

Cette brève exploration signifiante nous indique, au passage, que l'on ne peut utiliser sans risque de confusion, dans un même sens, les mots «langue» et «langage».

Une langue, y compris sa réalité musculaire, est un outil biface (voir Saussure) dont un homme se sert pour parler et éventuellement pour écrire dans le nécessaire cadre topologique et chronologique d'une culture. Une langue est constituée d'un ensemble de mots.

«La» langue, ou plutôt «lalangue», est un néologisme non seulement inutile, puisque l'espéranto n'est qu'une virtualité illusoire, mais dangereusement superfétatoire, puisque existe le terme spécifiquement générique réservé à l'humain et qui en esquisse la structure: c'est Le Langage, parfois étendu, il est vrai, à tout ce que l'homme peut faire parler. D'où il résulte en effet que «tout est langage» – mais non pas langue.

A négliger ces distinctions essentielles, à ne pas s'y constamment tenir, on s'expose à se trouver entraîné dans de folles parties de bonneteau, en un monde où les chiens sont pris

pour des chats, les vessies pour des lanternes, où la destination des toilettes est ambiguë. Ça peut être amusant et ce n'est pas grave. « Excusez-moi! Tout l'monde peut s'tromper! »² Ce qui serait plus ennuyeux, ce serait d'en venir à se demander si un sujet signifiant vivant, se fût-il barré, ne se trouve pas ne plus être personne, mort, sous prétexte qu'il doit un jour mourir, avant même d'être né, réduit dans son existence à l'épaisseur de son plan fonctionnel de représentation topographique. Pardon! ... topologique. En bonne logique langagière, en quelque langue que ce soit, la mort n'est pourtant pas le contraire de la vie, c'est son terme final, dont l'opposé n'est pas la vie mais le commencement de la vie, la naissance, quelles que soient les difficultés que l'on ait à définir ces passages.

Heureusement qu'il y a «le langage» et son sujet signifiant, c'est-à-dire l'autre et le transfert, par où ça me fait comprendre, au fil du temps, quelle personne-je-deviens. N'est-ce pas, en effet et en fin de compte du temps, la première, «je», qui doit en occuper la place? – En fin de compte? En suis-je, doncques, logiquement, au «moment de conclure»?

Certainement pas, car, pour autant que je cherche à rester dans le champ de la psychanalyse, même barré je demeure un sujet analysant, signifiant, encore en quête de ma propre identité plutôt qu'identique à quoi que ce soit. C'est pourquoi j'ignore encore tant de choses. Il faut bien sans doute en finir. – Certes! mais sur le plan du langage ce n'est en aucun cas une conclusion, je l'espère, car je ne suis pas pressé. Alors, quoi?

Eh bien! c'est tout simplement la fin d'une écriture, au moment charnière qui est aussi de rupture, de section, où le texte, extrait d'une élaboration signifiante, du fait de son achèvement, change de temps et de lieu, sort de l'énonciation pour advenir, dans notre langue, comme énoncé, écrit, signifié, passé, objet consistant «petit (a)», livré non pas à «la signification pure» mais à un éventuel «signifiant vivant», nouveau dans l'interprétation même de sa lecture. N'est-ce pas, lecteur?

En clair, il y a deux ordres du signifiant qu'il est dangereux de confondre: celui du langage et celui de la langue. Les variétés de signifiés se distribuent d'autre façon, tous objets, résultats, produits par des signifiants du langage c'est-à-dire des sujets vivants. Il y a aussi, par exemple, deux sortes de signifiés écrits: ceux qui sont bien systématisés en alphabets et les écritures idéographiques, tous de l'ordre de la langue. Naturellement l'histoire des langues s'inscrit dans l'aventure du langage, où nous sommes présentement embarqués. Mais les termes de cette formule ne sont pas commutatifs. En outre, l'écriture s'enrichit aujourd'hui, sous nos yeux étonnés, du «virtuel», dont la topologie ne suffit pas non plus à rendre compte. Il me semble d'autant plus important d'y associer une réflexion chronologique.

Un autre mot que nous utilisons souvent mal, en des sens aussi divers que les qualificatifs que nous lui appliquons, est celui de discours. Il est vrai que nous avons l'excuse d'en avoir repris l'usage qu'avait cru devoir inventer Michel Foucault. Il y a là un héritage qui est loin d'être incontestable, risque que l'on pouvait craindre à la suite d'une déclaration structuraliste de décès du sujet. Le problème n'est pas facile à reprendre. Il me revient à ce propos une remarque incisive d'André Rondepierre, pourfendant, comme il savait le faire, la langue de bois: «...mais savons-nous ce que c'est qu'un discours?»

Quoi qu'il en soit, c'est nécessairement dans un discours, c'est-à-dire dans du signifié, que s'inscrit la dynamique signifiante d'un sujet de langage, quelle qu'en soit la langue, qu'il soit écrit ou parlé, avec les particularités qui s'attachent à celui qui le tient: style, ton... Ce qui caractérise précisément un discours c'est qu'il est expression d'un sujet signifiant, compte tenu à la fois de sa source et de sa destination. Un discours est toujours singulier, ce qui se trouve bien marqué lorsqu'il est remplacé par son synonyme, «langage», auquel est ajouté

dans ce cas un déterminatif : «... Si votre langage se rapporte à votre plumage...» Il a aussi une destination qu'il peut être utile de préciser pour éviter une méprise: «... c'est à vous que ce discours s'adresse!»

Il reste que ça existe, un texte sans auteur cité, dont le sujet est devenu universellement neutre et la destination également universelle. Mais il ne s'agit plus alors de discours. C'est un énoncé. Par exemple: «Tout corps plongé dans un liquide reçoit une poussée de bas en haut égale au poids du liquide déplacé.» Il s'agit là d'un énoncé scientifique. Sa pertinence n'est en rien comparable à celle de celui que nous appelons habituellement «le discours scientifique», ou encore «le discours universitaire», ou bien encore «le discours du maître». Comme l'on dit aussi «le discours politique», «le discours intellectuel», ces dénominations ne recouvrent pas l'ensemble des fonctions ainsi désignées mais, à l'intérieur de chacune, un discours dominant de compagnonnage, lié à un moment culturel historique. C'est ainsi par exemple que Péguy, qui se considérait certainement comme un intellectuel, ne se reconnaissait pas dans le discours de ce qu'il appelait le «parti intellectuel». Convient-il alors de faire partager à toute une communauté sociale un «discours» qui n'est nullement reconnu par tous? Certainement pas. Un statut ne peut pas suffire à définir un sujet. Nombre de maîtres, universitaires ou pas, ne peuvent être assimilés à ce qui a été décrit d'eux en référence au discours du même nom, même avant l'année 1968. A quoi cela nous conduit-il de persister à parler de «discours» à propos de psychanalyse, sinon à quelque confusion? Ne suffit-il pas d'en rester tout simplement au «cadre de la parole dans la cure»?

Toutes ces remarques ne sont pas exhaustives. Elles ne lèvent pas les ambiguïtés qui tiennent aux concepts utilisés, toujours en travail. Elles peuvent cependant, me semble-t-il, éviter des confusions et nous permettre d'ajouter du sens à ce qu'il en est d'un sujet vivant qui advient.

Il faut continuer à introduire notre insuffisante logique dans le temps et non pas réduire le temps à une histoire de logique. Le «temps de conclure» n'est assurément pas pour demain. Plutôt s'agit-il d'un «entretien infini», comme le suggère sans bruit Maurice Blanchot.³

N'est-ce pas d'ailleurs ce que nous suggère également Freud lorsque en contrepartie de l'association libre de ce qui vient, Einfall, qu'il demande à l'analysant, il recommande à l'analyste une attention flottante, gleichschwebende Aufmerksamkeit, refusant toute interprétation prématurément risquée, au profit d'une ouverture, sans défense ni défiance, de l'écoute. Il y a, me semble-t-il, dans ce condensé technique propre à la pratique de la psychanalyse, dans son approche du langage, l'essentiel de ce que l'on pourrait appeler «le cadre de la parole dans la cure», ou même un «mode de pensée psychanalytique».

On y trouve notamment, à travers la situation transférentielle évoquée, non pas une neutralité muette refusant le sens, mais au contraire une présence attentive, à l'affût des censures à lever, des reconnaissances toujours nouvelles, jamais conclusives, de significations, où la contradiction même n'ouvre pas au non-sens mais à un supplément acharné de sens.

Les psychanalystes savent bien, pour l'avoir concrètement expérimenté, que Freud nous introduit là dans un rapport inhabituel au langage, qui est celui du cadre particulier de la parole dans la cure. Ce rapport, me semble-t-il, se trouve être, à l'insu de Freud, celui qu'évoque K. Abraham comme «le mode de pensée talmudique», véritable «lecture infinie» de la Torah constituant «les voies de l'interprétation midrachique», spécifique de la culture juive, remarquablement décrite par David Banon ⁴ dans le livre qui porte ce titre.

En outre, la lecture renouvelée de nos anciens mythes, et tout spécialement ceux qui

sont contés dans la Genèse, nous conduit à découvrir dans ces récits des interprétations symboliques de portée anthropologique, sans référence religieuse, en cohérence avec les discours qui se déroulent dans le cadre de la cure, où écoute et lecture tactilement présentes, vivantes, signifiantes donc, se complètent pour laisser advenir, à travers les avatars qui s'y découvrent des pulsions et du transfert, le désir du sujet.

Surtout, ces récits, dans cette surprenante cohérence, quels qu'en soient leurs auteurs, me semblent parfois, ponctuellement, «en attente» d'être repris comme en écho d'une construction possible, dans le temps, du sujet. Comme disait Freud, «là où ça est...» Peut-être est-ce assez dire, sans pouvoir cependant conclure, qu'il ne suffit pas, dans notre pratique, de remettre représentants et représentations à leur place, de regarder l'espace. Il faut aussi écouter le temps et, plus difficilement et mystérieusement encore, pouvoir être touché, affecté par l'autre.

Le 15 Janvier 1996

(1) Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XX, Encore, Seuil, p. 32.

(2) Ici, collage personnel de l'auteur: (J. Lacan, Ecrits I., «L'instance de la lettre dans l'inconscient», coll. «Points», Seuil, 1966, p. 256-258) et, sans doute, Jacques Prévert, je ne sais plus où... dans mon musée imaginaire.

(3) Maurice Blanchot, L'entretien infini, Gallimard, 1969.

(4) David Banon, La lecture infinie, Seuil, 1987.